

Stefania Rocca, une figure libre du cinéma

Figure du cinéma transalpin, Stefania Rocca, exemple même du naturel et de l'élégance, est « très fière » d'être jurée au sein du festival. L'actrice turinoise a tourné avec des acteurs de renommée internationale tels que Jude Law, Matt Damon, Juliette Binoche ou encore Cate Blanchett. Cependant, c'est dans des productions italiennes qu'elle s'est plus particulièrement distinguée.

Jeune étudiante au Centre expérimental de Cinématographie de Rome, Stefania Rocca est repérée par le réalisateur Gabriele Salvatores qui lui confie un rôle dans le film « Nirvana ». Il s'agira de son premier vrai rôle au cinéma. L'abandon de ses études « sonne comme un goût d'inachevé » et elle décide donc d'intégrer l'Actor's Studios de New York, où elle restera un an. Son premier souhait était celui « de connaître les vraies méthodes pour devenir actrice ». Dans sa filmographie, « Le talentueux Monsieur Ripley », « Heaven » ou encore « Mary », elle nous confie faire tout son possible pour que le public la regarde comme étant « le personnage en lui-même » et non la personne qu'elle est dans la vie réelle. En effet, l'Italienne rejette en bloc le concept du « Star system », pour elle « le métier d'acteur est différent de celui de star ». Un vrai acteur est celui qui « lorsqu'il sort dans la rue est méconnaissable ! ».

« Je suis tombée amoureuse du festival ! »

Cette année, Stefania Rocca a été choisie pour intégrer le jury longs-métrages à Premiers Plans. Lorsqu'on l'interroge sur son rôle de juré, elle concède se fier à ses souvenirs : « le meilleur film étant celui dont on se souvient le plus, celui qui a eu le plus d'impact sur ta personne ». Ses précédentes expériences comme membre d'un jury (festivals de Locarno, Venise et Buenos Aires) lui ont appris



« Mes modèles sont Cate Blanchett et Kate Winslet ! »

qu'« il faut faire confiance à son premier ressenti » et non analyser l'ensemble des films dans les moindres détails. Par ailleurs, elle affirme que la diversité du jury ne complique pas les délibérations car « chaque regard, même s'il est différent, est essentiel ». L'actrice insiste notamment sur « la culture cinématographique européenne commune » qui caractérise l'ensemble de ces professionnels. Par ailleurs, elle avoue être « tombée amoureuse » du festival, notamment en raison de la vitrine et de la notoriété qu'offre Premiers Plans aux jeunes talents. Elle constate avec joie que les salles sont pleines : « c'est formidable ! ». L'événement permet également d'éviter aux films de rencontrer « des problèmes », comme

le manque de financement ou l'absence de distributeurs. Le cinéma « a besoin de se renouveler, de laisser place à une nouvelle génération, c'est très agréable de sentir la fraîcheur de certains films ! ».

Au final, la jolie turinoise confie être très heureuse de retrouver certains acteurs comme Tchékya Karyo, son acolyte dans « D'Artagnan et les trois mousquetaires », le premier film français dans lequel elle a figuré. Concernant ses projets, Stefania Rocca sera à l'affiche de « A woman » au côté de William Defoe, dont la sortie en salle est prévue courant 2010.

Sébastien Josso et Arthur Chupin

DÉCOUPAGE

Lumière sur
« Sweet Valentine » :
l'amour noir selon
Emma Luchini

Premiers pas
à Premiers Plans
« Tehroun » ou
les bas-fonds de
Téhéran

Traits-portrait
Stefania Rocca,
une figure libre du
cinéma

Directeur de publication : Xavier Massé • **Chef de projet :** Magali Prodhomme-Allègre • **Directeur artistique :** Alexis Desjeux • **Crédits photos :** fotolia, Répliques, Festival Premiers Plans • **Impression :** Hexa Repro • **Rédaction :** Julien Bernier, Hélène Bielak, Philippe Billard, Clémence Bohème, Claire Cesbron Lavau, Arthur Chupin, Clément Gacheny, Julia Jonchère, Sébastien Josso, Simon Le Boulair, Juliette Le Gall, Audrey Le Goff, Anaïs Meslet, Sandra Métayer, Gildas Moutet, Alice Pellerin, Amaury Perdriau, Marion Rimbart, Matthieu Ruffault, Emilie Weynants • **Mise en page :** Claire Cesbron Lavau, Matthieu Ruffault, Alice Pellerin (**étudiants de l'ISCEA**) •

((RENCONTRE AVEC...))

Asli Özge rêve d'un pont entre l'Europe et la Turquie

Asli Özge a lancé la rétrospective sur le jeune cinéma turc au festival Premiers Plans. Dans « Men on the bridge », la jeune réalisatrice dresse un tableau sombre de la jeunesse turque.

Née à Istanbul, Asli Özge a fait ses premières armes à l'Université des beaux-arts et de télévision de Marmara. Après plusieurs courts-métrages et un téléfilm, son premier long « Men on the bridge » sort en 2009. Depuis, le film a déjà fait la tournée des festivals, en France comme en Turquie.

« Men on the bridge », ce sont trois personnes et trois histoires différentes avec pour seul point commun le pont du Bosphore, à Istanbul, point de passage entre l'Orient et l'Occident. Pour la jeune réalisatrice, ce lieu symbolise la situation « embouteillée » des jeunes turcs, confrontés aujourd'hui à un futur incertain. À l'origine, le long-métrage devait être un documentaire, mais la réalisatrice change ses plans en cours de route. Elle décide alors de se concentrer sur trois personnes en scénarisant leurs histoires. « J'ai travaillé avec des professionnels et des novices. J'aimais bien leur improvisation. Dès que je voulais contrôler une scène, on perdait en spontanéité ». À ceux qui lui opposent un film trop pessimiste, elle répond :



Asli Özge prépare actuellement son prochain long-métrage : « Asphyxia »

« Je ne voulais pas faire un film touristique d'Istanbul et si j'avais réalisé un film optimiste, on n'en aurait pas parlé ».

« Quand je reviens en Turquie, je vois des drapeaux rouges partout »

Les relations turco-européennes semblent être un sujet qui la touche personnellement. Expatriée en Allemagne depuis une dizaine d'années, la réalisatrice porte un regard nouveau sur son pays d'origine. « Quand je reviens en Turquie, je vois

des drapeaux rouges partout. Il y a une forte montée du nationalisme turc », observe Asli Özge. Elle ajoute : « je crois que c'est très important pour la Turquie d'intégrer l'Union Européenne pour maintenir la démocratie et pour que les gens s'ouvrent l'esprit ». La saison de la Turquie en France sera peut-être l'occasion de découvrir le cinéma turc, trop souvent absent de nos écrans.

Julien Bernier et
Hélène Bielak

((A LA CROISÉE...))

Melville ravit les festivaliers avec « Le deuxième souffle »



« Pour moi, « Le deuxième souffle » est un grand Melville. Je n'ai pas de mots pour exprimer ce que je ressens. L'ambiance du polar est magnifique. Je pense que Premiers Plans a eu raison de mettre Melville à l'honneur même si au départ je n'étais pas convaincu. Ça m'a permis de le redécouvrir. Je me rends compte à quel point son cinéma est abouti. »

Jean, Angers



« Ce film est formidable comme tous les Melville. Dans « Le deuxième souffle » il y a de l'humanité, de l'humour, du suspens, les acteurs sont terribles, c'est un film particulièrement réussi. Je suis venu à Premiers Plans essentiellement pour la rétrospective de Melville. »

Annie, Juvardel



« C'est un film magnifique, un polar français comme on aimerait en voir plus souvent. La rétrospective de Melville est vraiment le point d'orgue du festival, ça montre l'apogée du cinéma de Melville dans toute sa splendeur. »

Pierrick, Angers

Claire Cesbron Lavau, Clément Gacheny et Matthieu Ruffault

((LA PHOTO DU JOUR))



Jean-Michel Delage expose ses photos du tournage du film « Les petits ruisseaux » au Centre de congrès

((LUMIÈRE SUR...))

« Sweet Valentine » : l'amour noir selon Emma Luchini

Deux ans après son premier court-métrage « Sur ses deux oreilles » et un grand prix du jury à la clé, Emma Luchini récidive à Premiers Plans avec la sélection de « Sweet Valentine » dans la catégorie long-métrage. Rencontre avec la jeune réalisatrice accompagnée de Vanessa David, l'actrice principale.

Elle l'aime, il la déteste. Dès le premier regard, Sonia tombe éperdument amoureuse d'Ivan, un bandit qui baigne dans des histoires pas nettes. Malgré les coups durs, Sonia s'accroche à Ivan, elle sent qu'elle a un rôle à jouer dans sa vie. Cela s'avérera fatal par la suite. « Il se sert d'elle matériellement car il en a besoin pour fuir, et elle veut essayer de le sauver dans sa chute » explique Vanessa David, Sonia à l'écran. Un rôle taillé sur-mesure pour la comédienne : « Nous avions déjà eu une collaboration sur mon premier court métrage, j'ai eu envie de retravailler avec elle » explique Emma Luchini, en lançant un regard malicieux à sa complice, co-scénariste du film. Un duo qui se questionne sur l'amour des femmes : « Avons-nous le droit de vouloir changer quelqu'un sous le prétexte de l'aimer ? ».

Un regard d'artiste

Après des études d'arts plastiques, la réalisation s'empare d'Emma Luchini. Autodidacte, elle assiste trois réalisateurs



Vanessa David et Emma Luchini, une collaboration fructueuse

avant de se lancer dans son propre court-métrage. Son regard d'artiste influe sur sa façon de mettre en scène : « Je n'arrive pas à penser les plans autrement qu'en tableau ». La composition des scènes, le cadrage, le traitement de la couleur : Emma Luchini ne néglige rien du rendu esthétique

de son film. « Sweet Valentine », un titre qui évoque la poésie, le romantisme pour illustrer une relation torturée. Une légèreté en décalage avec l'univers tendu du film.

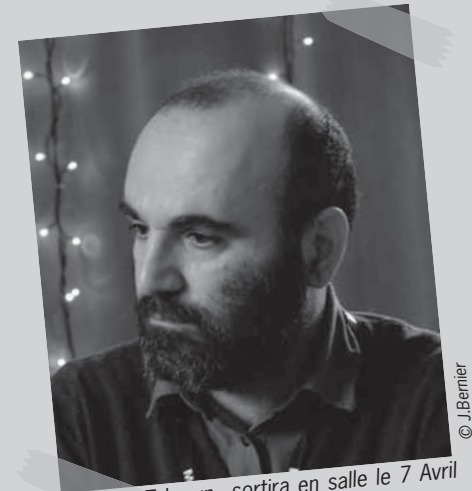
Claire Cesbron Lavau, Sandra Métyayer et Julien Bernier

((PREMIERS PAS A PREMIERS PLANS))

« Tehroun » ou les bas-fonds de Téhéran

Ce soir, Nader T. Homayoun présente son premier long-métrage « Tehroun » aux Variétés. À la frontière entre le documentaire et la fiction, il dresse un portrait sombre de l'Iran d'aujourd'hui à travers l'histoire d'Ibrahim, personnage à la fois inquiétant et touchant.

Après avoir tourné un documentaire sur le cinéma en Iran, Nader T. Homayoun décide de se lancer dans une fiction qui nous immerge dans les bas-fonds de la ville de Téhéran. Un film à l'ambiance pesante où tout se monnaie, même les enfants. Plongé dans l'argent sale, l'acteur principal, Ibrahim, ne fait bientôt plus la différence entre ce qui est bon pour sa famille et ce qui peut la mettre en danger. Il tente alors de « vivre et surtout survivre ». Passionné et passionnant, Nader T. Homayoun s'est très vite tourné vers le cinéma : « dès 17 ans, c'était une évidence pour moi », explique-t-il. Né en France, il arrive à l'âge de 10 ans en Iran lors de la Révolution de 1978, au moment où l'on fuit le pays. Perdu dans un pays qu'il ne connaissait pas, il est témoin d'une réalité iranienne mêlant mendiants, trafics et prostitution. Tout autant qu'elle le bouleverse, cette réalité l'inspire et le conduit à réaliser « Tehroun ». Le tournage, difficile, est soumis aux contraintes du Régime.



Le film « Tehroun » sortira en salle le 7 Avril prochain

Mais si la majorité des scènes de rue est tournée en caméra cachée, c'est parce que le cinéma iranien prend des distances vis-à-vis de la violence et fait preuve d'une certaine pudeur : « j'ai dû m'auto-censurer notamment sur des scènes d'amour, de vol et sur des plans montrant des femmes dévoilées », confie-t-il.

Le film a déjà rencontré un vif succès auprès du public angevin mais pour lui la vraie récompense est ailleurs : « Ce que j'attendais du festival, je l'ai obtenu : être présent parmi les neuf films en compétition et avoir une belle projection. C'est un cadeau qu'on ne reçoit pas tous les jours ».

Clémence Bohême et Anaïs Meslet

HORS CHAMP

L'œil curieux de Jean-Michel Delage

Depuis l'ouverture du festival, une exposition de photos est présentée dans le hall du Centre de Congrès. À travers ses clichés, Jean Michel Delage oriente l'œil du festivalier sur les coulisses d'un tournage, celui des « Petits ruisseaux » de Pascal Rabaté. Il nous raconte également l'histoire et la vie d'une bourgade du Maine-et-Loire, Mazé. Une présence quasi quotidienne pendant le tournage et une sélection drastique de clichés (seulement 40

photos retenues sur un ensemble de 4000 prises de vues) font de cette exposition, un petit moment de bonheur.

Jean Michel Delage se positionne comme le témoin d'une alchimie entre les Mazéitais et l'équipe du tournage : le cliché d'un bar où se mélangent acteurs et habitants, celui d'un marché où se côtoient figurants et commerçants... A l'image de son exposition, c'est entre les habitants de la commune et l'équipe du film que ce photographe « globe trotteur » a trouvé sa place. Il nous explique que son rôle n'était surtout pas « de se substituer au photographe de tournage » mais simplement

d'exercer son métier de photo reporter : « La photographie est le mobile qui permet de légitimer ma curiosité ». Curiosité qu'il aime partager avec les amateurs d'histoires de vies et d'aventures. Après la sortie du film « Les petits ruisseaux », le photographe envisage de réaliser un nouveau reportage sur la vie des habitants de Mazé, depuis le tournage.

Juliette Le Gall, Sandra Métyayer et Philippe Billard